



LIVRE *Tel un bon jardinier.*
François Guézou,
missionnaire
en Inde, par Véronique
et Yann Serreau, éditions
du Cerf, 1993, 156 p.



Le père Guézou (1924-2009), missionnaire salésien parti en Inde en 1952, a démarré son œuvre avec 45 roupies en poche. Depuis, 650 000 enfants sont passés par les œuvres salésiennes du Sud de l'Inde.

Entre la France et l'Inde, les amis du père Guézou font vivre son héritage



Appel à dons

www.guezou.org

Possibilité de dons en ligne sur le site internet ou par virement.
Dons avec reçu fiscal IFI via la Fondation Don Bosco.
L'association est également sur les réseaux sociaux facebook et instagram.

François Guézou est né en 1924 en Bretagne, dans une famille profondément croyante et pratiquante. À l'âge de 7 ans, extrêmement malade, le petit François rassure sa maman : « Ne t'inquiète pas, maman, je ne peux pas mourir, je ne suis pas encore allé en Inde ! » C'est effectivement dans ce pays qu'il passera l'essentiel de sa vie jusqu'à son décès en 2009. Une fois remis de sa maladie, le jeune François regagne l'école, chez les salésiens. C'est là qu'il rencontre Mgr Mathias, archevêque de Madras et salésien, qui l'appelle « le petit indien » car l'anecdote des 7 ans est connue de tous.

Devenu lui-même salésien, François embarque en 1952 pour l'Inde du Sud, comme missionnaire. Il est ordonné prêtre l'année suivante et nommé responsable des novices dans le Kérala, il y ouvre un centre d'accueil pour les jeunes des rues en pariant toujours sur la confiance.

PEU À PEU, LA CONFIANCE DES HABITANTS

À la fin de l'année 1962, le père Guézou est envoyé par Mgr Mathias sur les collines du Yelagiri, une zone perdue et sauvage où vivent des intouchables. Il y arrive le 31 décembre 1962 avec seulement une chaise, une table et 45 roupies en poche (l'équivalent d'un euro, donné par un confrère). Si,

reportage

PAR NICOLAS BOGAERT

au départ, le missionnaire breton est en butte aux vellétés d'hindous extrémistes, Mgr Mathias l'encourage cependant à poursuivre son œuvre et François gagne peu à peu la confiance des habitants. Il est convaincu qu'un enseignement de qualité est essentiel au développement de la population et déploie une grande énergie à montrer l'importance de la scolarisation.

Rejoint par les sœurs de Saint-Charles, le père Guézou leur confie la responsabilité de l'école primaire et secondaire (2000 enfants) et de l'école anglaise. Elles tiennent également un dispensaire gratuit et rendent visite aux villageois souffrants, même les plus isolés. Elles apportent aussi une aide aux plus pauvres en leur donnant un travail à réaliser pour leur éviter la mendicité et maintenir leur dignité. C'est ce modèle du Yelagiri que le père Guézou va dupliquer dans toute l'Inde du Sud, aidé par des missionnaires salésiens venus se former auprès de lui. Souvent très jeunes, ils sont professeurs, administrateurs, éducateurs des jeunes qui affluent dans tous les centres scolaires ou techniques. Leur rôle est essentiel pour créer la confiance avec des jeunes parfois très cabossés.

DES ENFANTS LAISSÉS POUR COMPTE

De nos jours, les équipes du Père Maria, un salésien indien, continuent le travail du père Guézou et gèrent l'ensemble des projets en Inde autour de 55 centres. Chaque nouvelle mission est prise en charge par des missionnaires salésiens indiens formés sur place. Les enfants laissés pour compte, qu'ils soient sans caste, enfants

de parents lépreux, enfants touchés par le sida, enfants des rues, etc. sont ainsi aidés par la scolarisation qui les amène à un métier et donc à un salaire leur permettant de faire vivre leur famille. Depuis 1952, 650 000 enfants sont passés par les œuvres salésiennes initiées par le père Guézou.

UNE ŒUVRE QUI PERDURE

À l'heure actuelle, les besoins restent immenses. Centres d'accueil pour des enfants issus des bidonvilles de Bangalore ou des enfants de la rue, de centres d'animation ou d'écoles, les initiatives sont multiples. À Chennai, le centre d'animation de jeunes réalise un travail colossal auprès de 19 000 familles sortant des bidonvilles. Les salésiens continuent également à soutenir des écoles au milieu des campagnes où habitent une majorité de Dalits (la caste la plus faible). Là encore, les éducateurs tentent de montrer aux enfants qu'eux aussi peuvent réussir !

La présence s'est également étendue au Sri Lanka voisin, encore plus touché que l'Inde par la crise. Une école et un centre de formation informatique pour des étudiants continuent à se développer. D'ailleurs, depuis la création du centre il y a 3 ans, des étudiants ont créé plusieurs start-ups et 40 jeunes ont ainsi trouvé un travail dans cette zone où les tamouls sont rejetés.

Quasiment un siècle après le « Ne t'inquiète pas maman, je ne peux pas mourir, je ne suis pas encore allé en Inde ! », l'héritage du petit François continue de soutenir les plus défavorisés du sous-continent indien. ☞



Les Amis du père Guézou en France

Dans les années 1964-1965, années de terribles sécheresses et de famines dans toute l'Inde méridionale, le père Guézou revient en France chercher de l'aide. Il reçoit le soutien inconditionnel d'un de ses grands amis, Léon Duhayon, industriel. Ce dernier ira jusqu'à hypothéquer sa propre maison pour affréter un cargo avec 500 tonnes de riz. Il sillonna également la France à la recherche de généreux donateurs. C'est ainsi que va naître en France l'association des Amis du Père Guézou et de Don Bosco en Inde (ADPG). Gilles Conesa, actuel président, est membre actif de l'association depuis 1990, date de son premier voyage en Inde, année où il décide de parrainer un enfant, Arul Raj, 7 ans. Âgé de 43 ans aujourd'hui, Arul est devenu électricien et a pu financer une maison en dur pour ses parents lépreux. « Ce premier voyage fut également un coup de foudre pour l'œuvre du père Guézou, qui respirait l'amour des autres. Il était la bonté même, le don de soi incarné à son maximum. Je l'ai vu agir avec les enfants et les éducateurs, avec une attention pour chacun. »

Président de l'association depuis 2021, Gilles fédère une dizaine de bénévoles qui cherchent à faire perdurer les idéaux du père Guézou et de Don Bosco et à faire vivre les centres pour les enfants en Inde et au Sri Lanka. « Chez ADPG, on tente de scolariser un enfant par famille pour qu'il ait un métier à terme et donc un salaire qu'il partagera alors avec sa famille. Aider un enfant, c'est souvent sortir toute une famille de la pauvreté ! ».

